

**Hans-Joachim Gehrke**

## **La guerre civile et le corps de l'éphèbe en Grèce ancienne**

### **Résumé**

L'ordre politique et la cohésion sociale de la cité grecque ont été en permanence soumis à une prédisposition à la guerre civile (*stásis*). Friedrich Nietzsche parlait d'« explosifs intérieurs », Nicole Loraux d'une « maladie ». Les Grecs eux-mêmes avaient déjà vu les causes de ce problème dans l'ambition politique extrême, dans le fort besoin de reconnaissance sociale et dans les inégalités socio-économiques significatives. La pensée politique des intellectuels grecs a été marquée par les efforts qui cherchaient à trouver des solutions à ces situations critiques. Ils se sont efforcés à trouver un ordre juste et un équilibre entre le pouvoir exercé et ceux sur qui on l'exerçait (*árchein* et *árchesthai*) et, par cela, ont eu une grande influence sur la postérité.

Dans sa *République*, Platon a proposé une solution significative et tout à fait particulière. Il a établi un parallèle entre l'État et l'âme humaine, et les a divisés en trois parties : la domination devait revenir aux philosophes dans l'État, et à la raison pour ce qui concernait l'âme. À l'autre extrémité se trouvaient, dans l'État, les masses laborieuses auxquelles correspondaient, dans l'âme, les convoitises. Entre les deux, Platon situait les gardiens, respectivement l'énergie de la volonté et du courage (*thumoeidés*). Platon a ainsi pris en compte le fait que la société civique grecque était une communauté de citoyens et de soldats (comme l'a suggéré surtout Jean-Pierre Vernant). L'ambition et la volonté de combattre, qui ont favorisé la tendance à la guerre civile, étaient toutefois essentielles à l'existence de la cité-État, dans un environnement hostile. Comme le montre Platon dans une métaphore importante à la fin de la *République*, il fallait donc dompter le lion sans lui prendre la force.

Ces idées, présentées dans ma première conférence (« La guerre civile, la *stásis* et la réponse de Platon »), ont été rattachées, lors de la deuxième conférence (« Conceptions grecques sur la socialisation par le corps et par l'esprit »), aux observations d'autres intellectuels grecs sur le caractère de la jeunesse et sur les méthodes de l'éducation des jeunes. Ce sont précisément les jeunes hommes – et surtout les éphèbes, sur le point de devenir adultes (à 18-20 ans), futurs citoyens et guerriers –, ceux qui ressemblent aux lions de Platon : ils doivent accomplir leur potentiel, non pas pour faire exploser la communauté civique mais, au contraire, pour renforcer ses liens. Sur ce point, les sages grecs ont développé plusieurs idées dès le V<sup>e</sup> siècle : ils ont observé l'interdépendance entre corps et esprit et ont donc envisagé un entraînement du corps centré sur le façonnage d'une certaine attitude physico-mentale. La force et l'élégance, le sport et le rythme y ont joué ensemble un rôle essentiel.

Entre la fin de l'époque classique et l'époque hellénistique, c'est-à-dire à partir du IV<sup>e</sup> siècle, ces principes ont constitué les bases de la formation des éphèbes et de l'institution du gymnase, pour une éducation des jeunes hommes en fonction des différents groupes d'âge. Dans la 3<sup>e</sup> partie (« La jeunesse grecque, la *paideía* et le gymnase »), en m'appuyant surtout sur deux exemples du II<sup>e</sup> siècle avant J.-C. – l'inscription honorifique pour le chef d'un gymnase de Sestos (sur l'Hellespont) et la loi gymnasiarque de Beroia en Macédoine – j'ai montré le rôle qu'ont joué les qualités

d'*euexía* (la « prestance »), de *philoponía* (l'« endurance ») et d'*eutaxia* (la « discipline ») dans cette forme de socialisation (et sociabilisation).

La formation sociale aboutit – au moins selon les conceptions des philosophes grecs – à une éducation de l'esprit, qui faisait aussi l'objet de débats intenses. Ceux-ci comprenaient le débat didactique sur les domaines jugés importants pour l'éducation d'un citoyen libre et donc indépendant, dans la cité. Cette « éducation libre », telle qu'elle a été présentée lors de la 4<sup>e</sup> conférence (« L'éducation de l'homme libre et les *artes liberales* : histoire d'une transformation ») mettait l'accent sur certaines capacités linguistiques et logiques, mathématiques et musicales. Elles ont été la base des disciplines qui allaient être finalement fixées par le *trivium* (la grammaire, la rhétorique et la dialectique) et le *quadrivium* (l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie et la musique).

À la fin de ce cycle de conférences, j'ai dressé un bref aperçu de la survie de ces conceptions antiques sur la socialisation jusqu'à notre époque. Il est particulièrement intéressant de noter que, grâce aux progrès des neurosciences, la conscience de l'interdépendance entre, d'une part, phénomènes physiques et, d'autre part, phénomènes mentaux et spirituels a mûri. Les réflexions de Maurice Merleau-Ponty sur la « corporalité vécue » gagnent désormais une nouvelle signification. Philosophie et l'histoire peuvent ainsi constituer un stimulus important, surtout dans un discours interdisciplinaire.